

Issu d'un don du canton de Berne au canton de Vaud, pour renforcer les liens entre les régions linguistiques, le Prix de l'Etat de Berne est attribué par la Direction de l'UNIL à un collectif d'écrivains et de musiciens. Rencontre avec deux d'entre eux, Antoine Jaccoud et Pedro Lenz.

La Suisse comme si vous y étiez

Nadine Richon

Monteront-ils tous sur scène le 29 mai 2015, lors du Dies academicus de l'UNIL, pour recevoir leur prix des mains du recteur Dominique Arlettaz? Composé de quatorze personnes (dix écrivains et quatre musiciens), le collectif Bern ist überall ne se produit pratiquement jamais au complet, même si une formation longue investira le Théâtre de Vidy le 3 décembre pour une lecture-performance qui fera date dans ce genre encore méconnu en Suisse romande.

Habituellement, Bern ist überall (titre ironisant sur la propension des artistes de la capitale à se croire si particuliers) s'empare du micro dans des lieux divers (bibliothèques, cafés, fêtes privées, petits théâtres recouvrant le territoire helvétique) à deux ou trois avec chacun une série de textes bien rodés ou originaux (selon la demande) et toujours accompagnés d'un des quatre musiciens du groupe.

Parmi les membres francophones, le collectif a longtemps compté Daniel de Roulet, aujourd'hui sur d'autres projets. Noëlle Revaz et Laurence Boissier s'illustrent désormais au sein d'un collectif né voici un peu plus de dix ans à Olten. Le Lausannois Antoine Jaccoud, bien connu pour son travail de scénariste au cinéma (avec notamment Ursula Meier) et ses pièces de théâtre caustiques montées par d'autres (ou par lui-même), a pris goût depuis cinq ans au contact direct avec le public. « Si l'on m'avait dit autrefois que j'allais lire mes textes avec un micro et apprécier à ce point cette relation immédiate, qui n'est pas spécifiquement celle d'un auteur avec ses lecteurs, je n'y aurais pas cru », avance-t-il. « Nous ne sommes pas des comédiens », prévient son compagnon de route Pedro Lenz, écrivain et chroniqueur invité à lire ses textes loin à la ronde par les écoles ou les ambassades suisses. Son roman écrit en bärndütsch de Haute-Argovie, brillamment mis en scène par Sabine Boss au cinéma sous le titre *Der Goalie bin ig* et traduit en français aux Editions d'en bas,

le dit bien : « Faut quitter Schummertal ! », ne pas s'encroûter dans un régionalisme étroit.

Le goût des autres

Pour les francophones qui restent nombreux à ne pas s'aventurer en terre alémanique hors de Berne, Zurich ou Bâle, précisons que Schummertal est une manière de convoquer dans la fiction Langenthal, petite ville de l'Oberargau, cette région d'Argovie jamais cédée par les Bernois même sous la pression de Napoléon. « Je ne le ferais sans doute plus aujourd'hui, mais je voulais que mes personnages ne soient pas identifiés parmi les gens de Langenthal, même si je m'inspire beaucoup de la réalité autour de moi », explique Pedro Lenz en français. De mère espagnole, il parle ainsi plusieurs langues et écrit aussi bien en hochdeutsch qu'en dialecte. Il tient d'ailleurs la seule chronique rédigée en suisse allemand dans un magazine helvétique. Son goût pour les autres se porte davantage sur les ouvriers, les gens de la rue, les clients du café qu'il a racheté à Olten que sur les élites politico-économiques « dont on parle tout le temps à la radio alors qu'on ne dit jamais rien sur des personnes qui font fonctionner les choses au quotidien, par exemple les cheminots », précise cet homme qui passe une bonne partie de sa vie dans les trains.

Très demandé, le collectif teste avec succès un modèle économique inédit.



Entre Pedro Lenz et Antoine Jaccoud le courant circule dans une sorte d'évidence ludique où

Antoine Jaccoud, qui vient d'adapter en français des poèmes de Pedro Lenz pour le documentaire *Au pays du juste milieu* – un voyage décalé à travers la Suisse que l'on espère voir bientôt sur les écrans – attrape lui aussi ses sujets dans son environnement pour mieux faire surgir les absurdités de nos comportements ou dégager la poésie cachée sous une apparente trivialité. Ainsi les petites annonces érotiques qu'il détourne joliment dans *Adelboden* (Editions HumuS avec des dessins d'Isabelle Pralong). La langue devient pour l'un comme pour l'autre un instrument qui découpe le réel pour en présenter une facette inattendue et le faire entendre dans une sonorité qui, en lui donnant un relief particulier,



Le sentiment d'être suisse n'a pas la pesanteur qu'on lui prête parfois. F. Imhof © UNIL

parle d'une vache, des arbres ou des achats que nous faisons tantôt à la Coop et tantôt à la Migros, il y a quelque chose de la transe dans ses mots agencés sur le mode de la répétition au point d'en devenir bouleversants.»

La qualité sans élitisme

Très demandé, le collectif Bern ist überall teste avec succès un modèle économique inédit qui commence à intéresser aussi la Suisse romande, alors que cette tradition du cabaret est ancrée de longue date dans le monde artistique et littéraire germanophone. L'auteur solitaire et mal rétribué au point de conserver à tout prix un travail alimentaire dans le journalisme ou l'enseignement se voit ainsi dépassé par une figure plus polyvalente qui va chercher le public dans les villages, les associations, les festivals, les petites scènes, les cafés, avec un éventail artistique (performance orale, publication papier, CD) qui peut soutenir la vente des livres et l'intérêt pour des textes travaillés répondant à une exigence littéraire d'une manière non élitiste. Bern ist überall... même à Renens au

début 2016 avec la sortie d'un livre audio bilingue qui donnera une image plurielle de cette région en pleine mutation.

Antoine Jaccoud parle d'une « littérature vivante, performante, transmise », dans le cadre d'une stimulation intellectuelle et d'une mise en valeur immédiate des uns et des autres sur scène. Petite utopie qui cherche à échapper aux jalousies volontiers cultivées dans un milieu littéraire asphyxié par le « trop-plein », Bern ist überall pulvérise du même coup la fameuse barrière de roesti que l'on évoque presque honteusement devant Pedro Lenz et Antoine Jaccoud tant cette expression leur semble étrangère.

Sautant d'une invitation à l'autre à travers toute la Suisse, Pedro Lenz cumule 200 lectures par année et se décrit comme « l'homme des villages » sans chauvinisme, bien loin des mythes régionaliste et nationaliste. L'écrivain se sent d'ailleurs aussi bien à Madrid qu'à Tbilissi, où il est prochainement invité. Antoine Jaccoud, pour sa part, se souvient d'un fou rire de l'ambassadeur suisse lors d'une lecture du collectif à Salamanca, d'une animation littéraire dans les trams en écho à la Buchmesse de Leipzig ou encore d'une prestation plus difficile devant le Conseil fédéral en pleine crise des otages en Libye, avec une Micheline Calmy-Rey travaillée par l'inquiétude. Pour l'occasion, le collectif avait été enfermé dans le Musée Paul Klee vidé de ses visiteurs juste avant l'arrivée des conseillers fédéraux ; ce jour-là, les mots face à la sombre réalité ne firent pas le poids.

Faut quitter le Heidiland

Pedro Lenz travaille en ce moment à son prochain roman, une histoire d'amour ancrée à Olten. Antoine Jaccoud vient d'écrire le scénario d'un film de Fulvio Bernasconi qui se tourne en ce moment au Québec avec ce titre qu'il aime beaucoup : *Miséricorde*. Aller vers la francophonie, s'offrir une échappée dans l'espace nord-américain, ne pas penser la Suisse comme un petit ghetto de luxe. Si « Berne est partout », c'est aussi parce que son propre village, on peut le créer n'importe où autour de quelques maisons, d'un kiosque et d'un café, estime Pedro Lenz. En Suisse, il explore avec passion la région prise entre les Alpes et le Jura, ce Mittelland où se déploient l'industrie, les gares, les autoroutes, les agglomérations, loin du Heidiland artificiellement vanté par le tourisme. L'idée de reprendre un bistrot à Lausanne traverse la conversation. Pourquoi pas...

vient toucher les spectateurs par-delà leurs différences culturelles et linguistiques.

Le Grison Arno Camenisch – cadet de cette bande de quadra- et de quinquagénaires – se montre capable de captiver un auditoire en décrivant le contenu de son frigo. En romanche bien sûr. « Nous essayons d'être dans une évidence linguistique, sans nous crispier sur le sens, explique Antoine Jaccoud. Nous avons participé à des événements organisés par le Centre de traduction littéraire de l'UNIL, mais nous ne sommes pas nous-mêmes des traducteurs. Nous proposons une immersion dans la langue de chacun et le public suit. Quand notre collègue Beat Sterchi